Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ? Frs 20.- au CCP 10-220 94-5

## LA DISTINCTION SOCIALE - POLITIQUE - LITTÉRAIRE 12 Artistique — Culturelle — Culinaire

#### « Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

25 juin 1994 paraît six fois par an septième année

Surtitre à trouver

## Si jeune et déjà rogant

1900 Le mane suisse et les banhelvétiques sont tributaires de la place financière parisienne. Signe des temps : les grands prêteurs français en mesure d'exiger de la Confédération le règlement du service de la dette en monnaie française. 1920. Les banques suisses s'imposent comme des partenaires redoutables sur le marché financier international et le franc suisse acquiert une va-leur de référence. Signe des temps : le gouvernement fran-çais quémande alors des cré-dits auprès des banquiers hel-

monnaie nationale. Entre-temps, la guerre bien sûr, à laquelle la Suisse échappe. Mais aussi toute une politique monétaire et finan-

vétiques afin de stabiliser la

complexe : taux d'escompte et de réescompte, politique d'open market, droits de timbre, système des points d'or.. Et complexe, elle l'est, effecti-vement. Pourtant le livre de Guex reste étonnamment lisible pour les non-spécialistes, surtout les chapitres consacrés à la politique financière, donc au régime fiscal. C'est que l'auteur a eu le souci constant de dégager les enjeux sociaux que dissimulent des mesures apparemment froidement techniques et administratives. Il le fait parfois de manière un peu lourde-ment didactique -construc-tion très carrée avec petit a) et petit b), passages souli-gnés, etc.- mais il est tellement rare de tomber sur un historien économiste qui se donne la peine d'expliquer à quoi riment les chose

Guex n'a pas eu la tâche facile pour arriver à ses fins. Car banquiers et autorités fé

veau souligné par la publica tion de statistiques sur eux. Un tel matériel serait exploité avec plaisir sur le plan politi que, et utilisé pour exciter les masses populaires et pour ap puver les démarches fiscales type de celle demandant un prélèvement sur la fortune A l'étranger, l'idée de l'enri chissement de la Suisse grâce à la guerre devrait recevoir une nouvelle nourriture dans la mesure où, à côté de l'expo sition des bénéfices de guerre on ne pourrait pas exposer les pertes de guerre. [...] il serait préférable de renoncer à la mise sur pied d'une statistique étendue concernant l'impôt sur les bénéfices de guerre .

Au-delà des considérations sur la création d'un place financière helvétique forte et de son apport décisif au my-the du Sonderfall Schweiz, on ressort de cette lecture édifié. si besoin était. Edifié par l'arrogance, déjà, des grands banquiers, et par leur cynisme assumé cigare aux lèvres. Des banquiers suadés que ce qui est bon pour eux l'est pour le pays, comptant sur la complicité du pouvoir politique fédéral souvent, mais s'entendant aussi à jouer de la faiblesse de ce même pouvoir central à ch que fois que cela est nécessaire. Il y a comme ça des his-toires qui ont un sale goût d'éternité.



Confédération suisse (1900-1920) Payot, 1993, 504 p. Frs 56.-

cière, rendue possible par la création d'une Banque nati nale (principe accepté par le

Enfin photographiée, une réunion du Grand Capital helvétique

peuple en 1891 et guichets ouverts en 1907). La BNS détient en effet le monopole d'émission de billets, remplaçant dans ce rôle la trentaine de banques d'émission qui existaient au tournant du siècle et qui, concurrence oblige montraient incapables de défendre la monnaie suisse

A première vue, toute cette histoire paraît parfois fort

(Publicité)

dérales rivalisent dans l'art du secret et de la dissimulation dès qu'il s'agit du domaine des finances ou de la fisca En 1922. sous-directeur de l'administration fédérale des contributions est on ne peut plus clair : «Dans les cercles de l'in dustrie et du commerce, on ne verrait en tout cas pas d'un bon œil que l'importance des bénéfices de guerre soit à nou

> Basta! est une coopérative autogérée, alternative, Basta! est une librairie indépendante. Basta ! est spécialisée en sciences sociales.

> > Basta! est ouverte sur d'autres domaines, Basta! offre un service efficace et rapide.

Basta! offre un rabais de 10% aux étudiants. et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34 Ouvertures: LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 10h00-17h00 Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37 Ouvertures: du lundi au vendredi, de 9h00 à 17h00

Faits de société

## Information inquiétante sur le vol d'un porte-monnaie au marché d'Echallens un samedi matin

## Signe des temps



«Casses. sacs à main dépouillés, agressions diverses La droque aux portes de nos écoles et aux sorties des bals Le salut ne viendra pas des donneurs de conseils. Les radicaux sont des hommes et des femmes qui veulent et qui peuvent entreprendre.

Ensemble, veillons,

Echo du Gros-de-Vaud. 4 mars 1994

Lecteurs et lectrices, attention! On trouve fréquemment dans les kiosques une pâle imitation de

### LA Nouvelle Distinction

REVIE EUROPÉENNE MAIS ROMANDI

Mais seule l'originale est en vente dans les librairies Basta!



LA DISTINCTION Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction

case postale 204 1000 Lausanne 9

> Abonnement : Frs 20.au CCP 10-22094-5

Prix au numéro: Europe: 1.95 ECU Suisse: 3.65 francs France: 14.60 francs Belgique: 87 francs Grande-Bretagne: £1.4 Grenade: 6.6 dollars Grenadines: 6.6 dollars Groenland: 16 couronnes Guam: 2.45 dollars Guatémala: 12.6 quetzals Guinée: 1990 francs Guinée-Bissau : 12248 pesos Guinée équ. : 686 francs CFA Haïti: 12 gourdes

Collaborèrent à ce numéros Jean-Frédéric Bonzon Anne Bourquin Buchi Philippe Conne Iris Jaquet-Jansen Thag Jones Jean-Jacques Marmier Elodie Nelson Marcelle Rey-Gamay Schüp Marianne Sion Cédric Suillot Diego Suarez Marcelin Switch Jean-Pierre Tabin



«Je n'ai iamais caché que i'étais ambi tieux. Mais à mes yeux, ce n'est pas un mal en soi. Il est vrai que tout petit, chez les scouts, i'étais chef des louve teaux puis de ma patrouille et que

Philippe Biéler, Conseiller d'Etat, in Le Nouveau Quotidien, 31 mars 1994 «L'érotisme, souvent déclaré par une simple ondulation caractérisant les œuvres du jeune Picasso, est plus tard produit seul de façon monotone par l'ar tiste âgé, dégénérant en pornographie. Il confond alors l'exploration artistique des courbes, des plis et des fissures du corps féminin avec la convoitise d'une potentielle pénétration physique et sa vision ouvre la voie à une contempla tion obscène dans laquelle, à l'éviden ce. Picasso ioue le rôle d'un voveur.»

Jean-Claude Givel, professeur de chirurgie in L'Antenne du CHUV, nº 1, 1994 «A Lukovo Polde, le quartier des fonda - «Disons qu'il y a une réflexion perma mentalistes de Zenica, en Bosnie cen trale. "les barbus" rasent désormais les

Isabelle Lasserre de Zenica in Journal de Genève. 1er avril 1994 «La liberté de la presse est indissoluble de la démocratie.×

> Roger-Charles Logoz. in Nouvelle Revue Hebdo,

«Mon but était de remettre à mon suc cesseur un bateau qui non seulement tient l'eau, mais avance sur l'eau. Je crois que c'est le cas. La rédaction sportive est en bon état. l'ambiance est au beau fixe. C'est à Jacques Desche naux de mettre les voiles dans le bon

> Boris Aquadro sur le départ, mais sans illusions in Journal de Genève, 30 avril 1994

nente au sein de la maison au sujet du développement du sport. Ses facettes sont toujours plus interpénétrables en tre elles (...)»

Jacques Deschenaux un peu fatigué à l'arrivée in Journal de Genève, 30 avril 1994

La candidature suivante est parvenue avec un peu de retard, mais le règlement doit parfois savoir faire preuve de souplesse.

«Dans un pays où l'abondance de la lé gislation est telle que l'on arrive à consi dérer que tout ce qui n'est pas obliga toire est interdit, et tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire, ce n'est certes pas une sinécure que vouloir inverser

> Philippe Crottaz, député, in Nouvelle Revue Hebdo, 29 mai 1992

## Courrier des lecteurs

#### Guignols!

J'ai lu avec intérêt votre article consacré, entre autres, à L'Agrandissement et à Le Tyrannosaure.

Outre votre vision plus que limitée et stéréotypée de la littérature romande («vaches et suicidaires» –il y a des images et des gags qui fatiguent à la longue...), je me pose quelques questions sur le sérieux de votre démarche : vous n'avez en effet pas été fichus d'orthographier correctemen (j'allais écrire recopier) le nom de Joëlle Kuntz. Peut-être que vous n'aviez pas le livre sous les yeux ! Je vous recommande donc de lire plus attentivement votre nouveau quotidien.

Bernard Campiche, éditeur. d'Yvonant

## Une lectrice interdite

Distingués rédacteurs,

Les ouvrages que vous présentez dans la rubrique Apocryphes sont tellement plus excitants que ceux dont vous traitez dans vos rubriques sérieuses que j'en reste baba.

C'est complètement fou, ça!

Carmine Bourrane, des Pâquis, (Genève) Chère Madame, c'est peut-être que nos pseudo-galéjades sont vraies et que c'est la prétendue réalité traitée par les autres organes d'information qui est apocryphe. Quoi qu'il en soit un conseil : ne restez pas baba trop longtemps, ça comence à dater. [réd.]

#### Bis repetita placent

Permettez-moi de surenchérir sur la lettre d'un lecteur publiée dans votre livraison d'avril et de vous faire part également de ma déception à la lecture des numéros 30, 32, 33, 35, 37, 39 et 40 de votre périodique. Les titres et articles si justement incriminés par votre honorable correspondant me paraissent déplacés dans un journal que j'avais jusqu'ici apprécié pour sa tenue et le sérieux de ses analyses.

Mais dans de tels articles, aucune restriction, aucune retenue; de même qu'il ne semble pas y avoir dans la grande presse, au sujet de l'ouverture du centre d'érotisme aux abords de notre ville fédérale, la moindre désapprobation.

«Au nom du Dieu-Tout-Puissant»! Ces quelques mots ont failli être enlevés de notre Constitution. Mais ils s'effacent devant tant de déviations, dans tant d'au tres domaines encore que le sexe. L'évolution vers le bas s'accentue, la notion du bien et du juste s'estompe parmi beaucoup de responsables du faconnement de l'opinion générale, même sur le plan religieux. Quand les choses vont mal. c'est-à-dire contre les intérêts uniquement ma-térialistes, qui ose faire remarquer que ce mal a des causes profondes toutes liées à l'infidélité au Dieu-Tout-Puissant, à l'oubli de ses normes et aussi de sa grâce? D'aucuns vont mê me jusqu'à tenir Dieu com me responsable pour pourenier facilement.

Laurent Verrey de Collonges

29

#### En voilà une idée!

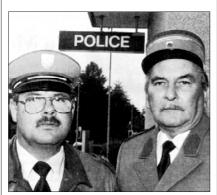
Chers

Les «99 choses qu'on peut faire tout de suite, chez soi», c'était vraiment super! A quand les 69 petits et gros câlins qu'on peut se faire tout de suite, au pieu? Hibibi

> Huguette Kaelbel d'Hagondange (Moselle - France)

#### Faits de société

## Image rassurante sur les limites du changement et de la modernité dans les banlieues



Le nouveau chef de police de Bussigny (à gauche) et l'ancien chef de police de Bussigny (à droite)

24 Heures, 30 mai 1994

## Aujourd'hui : LE DIPLOMATE À L'ANCIENNE

Ancienne recette qui m'a été transmise par mon père, remarquable pâtissier-confiseur. A l'exemple de ce dessert, j'utilise un grand nombre de ses recettes personnelles.

- Préparez la crème pâtissière et laissez-la refroidir
- Mettez la gélatine à tremper dans de l'eau froide. Coupez s'il y a lieu les fruits confits en dés et faites-les tremper dans 0,5 dl de rhum en même temps que les raisins secs.
- Mesurez 5 dl de crème et montez-la en chantilly ferme [ ]
- chantilly ferme. [...]
   Essorez la gélatine ramollie, mettez-la dans une petite casserole avec 1 dl de rhum et faites tiédir à feu doux pour la dissoudre.
- Versez dans la crème pâtissière et mélangez. Incorporez ensuite la chantilly délicatement [...].
- Versez 0,5 dl de rhum dans une assiette creuse et trempez-y rapidement les cubes de génoise et les macarons. Fouettez légèrement 1,5 dl de crème. Ajoutez-y 1 dl de rhum.
- •Dès que la crème commence à prendre, mettez-la dans un sac muni d'une large douille et dressez-en le tiers dans le fond de 6 verres à pied.
- Répartissez dessus la moitié des fruits confits, macarons émiettés, raisins et 1 cube de génoise.
- Dressez le second tiers de crème au sac à douille. Ensuite le reste des fruits conftis, raisins secs et macarons. Par-dessus une dernière couche de crème au sac à douille. Et terminez en répartissant le mélange rhum et crème fouettée. [...]

  Roland Pierroz

« Diplomate à l'ancienne » Mille et une saveurs, 1993, p. 139 Respectons l'héritage de nos parents, de nos grands-parents et de tous nos ancêtres; cet héritage, qu'ils ont trimé pour nous le léguer![...]

- Pour commencer, faites une crème pâtis sière et une génoise [...].
- •Mettez à tremper 2,5 feuilles de gélatine dans de l'eau froide. Faites tremper 100 g de fruits confits et 50 g de raisins secs dans 1/2 dl de plui
- Montez 5 dl de crème en chantilly ferme.
- Essorez alors la gélatine et mettez-la dans une petite casserole avec 1 dl de rhum et faites tiédir pour la faire fondre.
- Mélangez cette gélatine à 1 dl de crème pâtissière, puis incorporez doucement la chantilly avec une spatule.
- Versez encore 1/2 dl de rhum (hips) et faites tremper rapidement 6 cubes (3 cm x 3 cm) de génoise et 3 gros macarons. Fouettez légèrement 1,5 dl de crème, ajoutez-y encore 1 dl de rhum [...].
- Ne reste qu'à mettre la crème pâtissière qui commence à prendre dans une poche à grosse douille. Vous nappez alors six grands verres à pied avec un tiers de la crème.
- Vous rappez aous six grands verres à a pied avec un tiers de la crème.

   Vous répartissez ensuite sur le dessus la moitié des fruits confits, raisins et macarons émiettés et un cube de génoise par verre.
- •Vous dressez un second tiers de crème pâtissière. Vous ajoutez le reste des fruits et macarons, une dernière couche de crème et vous décorez de votre mélange crème fouettée et rhum. [...]

David Moginier « Pour le dessert, soyez diplomate » L'Hebdo, 14 avril 1994

- Généralisez les hommages. Affranchissezvous des règles de la syntaxe. On vous criti quera en tant qu'auteur de la phrase: vous n'en passerez que mieux pour l'auteur de la recette.
- ◆ Intégrez dans le texte les ingrédients et les quantités donnés en marge dans l'original.
- ➡ Il n'y a pas de petits détails pour donner le change : utilisez par exemple l'autre notation pour les demi-mesures.
- Effacez les indications qui vont de soi. Ce sont elles qui vous trabirgient
- soni elles qui vous trahiraient.

  Les adjectifs aussi sont très compromet tants. Recourez fréquemment à des syno nymes. Et quand c'est possible, changez l'ordre des mots. Ajoutez par-ci par-là des nons d'instruments pour faire plus technique.
- ◆ Il est bien sûr recommandé de glisser entre parenthèses quelques commentaires humoris tiques. Vous pourriez augmenter légèrement les quantités d'alcool pour mieux vous démar auer, mais ce n'est pas obligatoire.
- quer, mais ce n'est pas obligatoire.

  Supprimez les contrepêteries de l'original.

  Evidemment, vous pourriez en ajouter
  d'autres, le tout de votre cru. Ecrivez les
  chiffres en toutes lettres. En plus de la diffé
  rence bienvenue, vous gagnez quelques signes.
- ◆ Vous paraîtrez plus courtois que l'autre en remplaçant parfois l'impératif par le présent. Dans les listes, les changements dans l'ordre des éléments sont absolument nécessaires. N'hésitez pas à revoir le découpage en phrases. Cela suffit en général pour changer toute la physionomie d'un texte. Une note esthétisante achèvera de donner son originalité à votre conje.

## Notre feuilleton : LES ÉLUS LUS (XVI)

## Indices

ma connaissance, la première manifestation écrite du nouveau chef du département de l'instruction publique et des cultes (1) du canton de Vaud date du 24 mars 94, 4 jours après son élection, 2 jours après la répartition des départements, et 19 jours avant son assermentation. Il s'agit d'une télécopie adressée aux élèves du Collège de



Vevey rédacteurs du n° 54 de FAX !, « le journal junior eu-

rAA ; « le journal junior européen télécopié » (2), auquel ont participé des classes d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, d'Espagne, des Etats-Unis (d'Amérique pourtant),

de France, de Grèce, d'Italie

du Portugal, de Russie et de

La reproduction en fac-si-

milé permet d'approfondir notre connaissance des élè-

ves vaudois et de faire celle

En sollicitant ce message et en lui réservant la place d'honneur, c'est-à-dire toute la première page intérieure

droite, les jeunes rédacteurs

ont fait preuve d'un sens politique exceptionnel. Ils ont même été jusqu'à incliner le texte vers la gauche pour ho-

norer le socialiste à qui les radicaux ont fait le cadeau

de leur nouveau chef.

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore. Celui ou celle qui décou-

apocryphes

Traduit de l'albanand

vre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'ouvrage attribué à Matthias Langhof, *Nou* velles fraîches, était une pure imposture.

#### Soyez branché: devenez diffuseur de LA NOUVELLE DISTINCTION BEVE E BIODÉENE MAIS BOUADDE

10 exemplaires : Frs 30.- au lieu de Frs 40.- connaissance, la gardée mal entretenue. mière manifesta-

En revanche, il leur a fallu plus de courage pour titrer en français universel: «VAUD / MESSAGE DU MINSTRE DE / L'ÉDUCATION », car, ce faisant, ils ont manifesté le désir de se distancier de la Suisse allemande (en effaçant le conseiller d'Etat, d'assigner une mission plus noble et plus large à l'enseignement (en dépassant l'instruction) et de réaliser la séparation de l'Eglise de l'Etat (en évacuant les cultes).

Le texte lui-même est écrit en caractères bâtons, ce qui trahit un manque de fantai-sie chez le scripteur. L'ali-ignement à gauche et à droite dénote chez lui non seulement un goût pour l'ordre mais aussi pour le consensus politique. Il n'est toutefois pas dénué d'affectivité : l'espace supplémentaire après l'apostrophe devant « Europe» et « instruction » laisse supposer qu'il éprouve une certaine émotion au moment d'utiliser les grands mots.

On notera que le passage au traitement de texte est récent. La machine à écrire n'est pas loin: les guillemets restent dactylographiques et l'on ne trouve pas d'accent sur les mots en capitales.

L'absence de toute majuscule à « chef de l'instruction publique et des cultes » est une nouveauté et démontre une volonté de se rapprocher des enseignants et des enseignés. L'absence de misculte à « école vaudoise » marque

le souci d'atténuer une expression qui, avec le temps, est devenue synonyme de système scolaire systématiquement anti-pédagogique.

A noter aussi l'effort pour suivre les recommandations concernant la féminisation des noms de personnes. Ainsi l'on trouve « les jeunes électrices et leus », «celles et ceux », «à toutes et tous ». Toutefois il reste dans les limites du bons sens en refusant de différencier « tous les élèves ». D'ailleurs le choix serait cornélien entre le trop long « toutes les élèves et tous les élèves » et l'imprononçable « toutes et tous les élèves ».

La forme du message laisse donc présager de légers changements dans la continuité de l'enseignement vaudois.

Quant au fond, je ne commettrai pas l'impair d'en parler. On peut raisonnablement se demander ce que les jeunes lecteurs européens peuvent bien en avoir à foutre de ce message officiel d'encouragements, de félicitations et d'autosatisfaction à la vaudoise.

M. R.-G.



 Voir ci-dessous par rapport à l'appel de note, ou ci-dessus par rapport à la présente note, pour l'absence officialisée de majuscule.

2. On peut obtenir un exemplaire auprès du CIC, ch. du Levant  $25,\,1005$  Lausanne.

## Les vacances de la vie

OUR ceux qui la «couvrent» comme pour ceux qui la font, la guerre est une drogue. Ac-teurs ou observateurs, elle les intoxique tous, crée chez tous une accoutumance. Si «néces saires» qu'apparaissent les raisons de tel conflit particu-lier, celles-ci demeurent insuffisantes aussi longtemps qu'elles ne prennent pas en compte l'adhésion trouble et troublante que suscite chez participants et témoins cet impalpable appelé par Jean Hatzfeld, avec un indéniable bonheur d'expression, «l'air de la guerre». L'air, oui, comme l'atmosphère que nous respi rons ou cette entêtante petite musique de destruction et de carnage qui fredonne tendrement au cœur de chacun de

Hatzfeld, correspondant de guerre pour Libération dans l'ex-Yougoslavie, fait œuvre de journaliste, non d'écrivain. Il nous offre un montage de «choses vues», senties, devinées, mal aperçues parfois sur le moment et comprises seulement plus tard, lors d'un retour sur l'événement. Jamais il ne se soucie de nous imposer la globalité d'une interprétation ni la cohérence d'un style.

Comment les guerres commencent-elles et d'où vient leur pouvoir de séduction? Depuis tant d'années, la moi tié des hommes s'ennuyait à fabriquer des vis à l'usine, pendant que l'autre moitié s'ennuyait à travailler aux chemins de fer. Les femmes, elles, s'ennuyaient le soir à préparer le diner pour leurs hommes fatigués qui regar daient avec ennui la télévi sion. Les jeunes tuaient le temps dans les bistrots sans

rien attendre sinon l'été pour aller se baigner à Split. Alors ils ont fêté l'arrivée des pre miers tanks comme ils au raient fêté l'entrée en ville d'un cortège de carnaval.» Constat lucide d'une interlocutrice sur lequel Hatzfeld renchérit : «L'insouciance des gens à la veille de catastro phes annoncées est toujours surprenante. On a la sensa tion que la précipitation et la curiosité des événements gri sent beaucoup d'hommes et de ieunes. C'est l'euphorie du temps au présent, sans horai res de boulot, sans plan épargne-logement, sans per mission du samedi soir, exa mens ou ceintures de sécuri té.» Et que l'horreur ensuite se prolonge et se perpétue sans provoquer chez les uns ou les autres de démission des énergies, cet effrayant prodi-ge aussi trouve explication : «Dans les premiers temps, on est ébranlé par la tranquillité, la résignation, le calme avec lesquels les gens acceptent la mort d'un époux, d'enfants, de parents, d'amis ou de fiancés à la guerre. Mais peu à peu on s'aperçoit que la guerre n'atté nue pas la tristesse, elle la suspend simplement, car elle conjugue les sentiments uni quement au présent.» Cet «appel de la forêt », cette

cet «apper de la loret », cette envie d'un quotidien au présent perpétuel, ce goût presque enfantin de vagabonder de part et d'autre de la fluctuante ligne de front, Hatzfeld les a ressentis assez impérieusement pour retourner sur le terrain un an après l'accident grave —une rafale de kalachnikov— qui l'a meurtri dans sa chair et nécessité une année entière d'hospitalisation et de rééducation. Cette même cécité avide lui avait «La guerre prend toujours plus qu'elle ne donne.»

«La tension exacerbée par le danger –il en est de même de la douleur– trouble l'ouïe et la vue. Aussitôt le temps change, il s'embrumit.

Le bombardement, c'est une sorte d'automne permanent,»

Jean Hatzfeld

longtemps fait nier la blessure de guerre («Je divise in consciemment les gens entre les vivants et les morts, et en tre les deux, je ne sais pas où mettre les blessés»), but comme elle l'avait rendu imperméable à l'angoisse sourde qu'exudaient les prisonniers croates de Vukovar voués aux charniers, qui n'évoquaient alors «ni la sérénité des morts, ni l'excitation ou l'angoisse des vivants», mais lui semblaient «captifs des limbes de

#### Diaporama

Outre la description des sortilèges par lesquels la guerre envoûte ceux qui s'approchent de son haleine capiteuse et fétide, le livre présente un étonnant diaporama de notations au fil des jours : pathétiques, révulsantes souvent, burlesques quelquefois comme en sécrète toute activité mécanique — et quoi de plus mécanique que la tuerie collective?

Ainsi le premier carburant de cette guerre aura été la slivovica. Regard vitreux, ébriété chronique suffisent à dépeindre la plupart des miliciens serbes ou croates rencontrés. Hatzfeld a même aperçu en Herzégovine un bouilleur de cru, sur la ligne de front, surveiller du coin de l'œil la fabrication de l'alcool dans son alambic.

En Croatie comme en Bosnie-Herzégovine, la guerre serbe fut tôt marquée par la prééminence des soudards sur les officiers plus policés de l'armée fédérale. Exactions, meurtres, viols, pillages procédèrent davantage de ces nervis que de militaires soumis à une discipline classique. Sur le terrain, la guerre se révèle comme une guerre rurale. la «dernière jacquerie» d'Europe, le baroud de sans rougeauds mus par la haine des villes de leur cosmopolitisme, et qui s'égaient à aplatir un monde industriel et citadin honni.

L'imaginaire serbe est truffé de références à Israël : le martyre, l'errance, la Terre promise. Délire paranoïaque qui n'épargne guère les intel-lectuels et s'est forgé une vision fantasmagorique des Bosniaques, alors que ceux-ci constituent sans doute la mmunauté la plus «laïque» de la guerre (l'armée bosniaque n'inclut pas que des «musulmans» et le brillant com mandant en second de la défense de Sarajevo est un colonel de carrière serbe). Que dire enfin de tous ces enfants de couples mixtes interro-geant leur maîtresse d'école : «Dites, mademoiselle, ie suis quoi moi ? Serbe, croate, ou musulman ?»

musulman?\*

Ou encore de ce constat qui laisse songeur, eu égard aux tendances à la ghettoïsation de l'urbanisme moderne:

\*Dans toutes les villes en guerre, Osijek, Vukovar, Sarajevo, Mostar, les anciens quartiers du centre ville et les vieilles.

villes historiques résistent mieux à l'éclatement ethnique que les cités et grands ensem bles modernes.»

#### Le barbare et le magique

Le livre fourmille d'évoca tions baroques, qui s'entrechoquent dans leur gratuité contrastée. L'émerveillement (cette féerie de la nuit du Nouvel An 1993 à Sarajevo, quand les combattants des deux rives illuminent la rivière avec des rafales de balles tracantes formant au-dessus de l'eau un «immense accent circonflexe») y voisine avec l'horreur (l'échange à l'estime au poids quasiment, de cada-vres serbes contre des cadavres croates quelque part en Slavonie); l'effroi sans cesse y côtoie le comique. Comique l'omniprésence caquetante poulaillers sur tous les théâtres de guerre. Et carrément désopilante cette anecdote rapportée par Hatzfeld : «Au premier poste, en Serbie, les miliciens serbes ont remplacé les douaniers serbes dont ils se méfiaient. De l'autre côté du pont, en Bosnie, les milices serbes ont remplacé les doua niers bosniaques, puisqu'ils occupent et nettoient leur pays. Comme le temps de réac tion de la bureaucratie serbe est lent, ils ne réalisent pas encore le ridicule de la situa tion. Nous franchissons donc l'unique frontière au monde où l'on est contrôlé, interrogé et fouillé à deux reprises, à vingt-cinq mètres d'intervalle, par les mêmes miliciens.»

Il est des images emblématiques. A l'heure de s'arracher l'obsédante puanteur, à l'inertie têtue de la charogne pourrissant à l'abandon, Hatzfeld choisit de célébrer la vie dans sa légèreté. Il clôt son reportage sur la vision aé rienne, dans Sarajevo assiégé de Dzugum le coureur. Svelte, longiligne dans son survêtement rouge, chaque jour ce «fondu de course à pied», de sa foulée élastique, s'invente un nouveau parcours. Nar guant les tireurs embusqués changeant systématiquement d'itinéraire, évitant les attroupements, empruntant le côté abrité des rues ou des avenues, «il fend l'air sans re garder en arrière, la route dé -file sous ses pieds, ses yeux le piquent un peu, le martèle ment de son cœur l'accompa gne, il ne pense à rien d'autre, il est heureux tous les jours, il court dans la guerre pour ne pas désespérer.»

J.-J. M



Jean Hatzfeld

L'air de la guerre
L'Olivier, mars 1994, 335 p., env. Frs 45.–

#### Europe lointaine



Bashkim Shehu **L'automne de la peur** Fayard, mars 1993, 202 p., env. Frs 35.-

Pendant que vous vous agitiez en faveur de Lech Walesa et du syndicat Solidarité victimes de l'état de guerre quelques jours plus tôt, le premier ministre albanais et héritier en titre d'Enver Hoxha mourait d'une balle de revolver chez lui.

dans la nuit du 17 décembre 1981. Le bureau politique au rait dû se pencher sur son cas les jours suivants.

Militant exemplaire, engagé dans la guerre d'Espagne, libérateur de Tirana, ministre depuis des années, Mehmet Shehu avait le profil type d'une victime de procès stalinien : c'était un cadre communiste aguerri, comme ceux qui périrent en URSS à la fin des années trente ou dans les démocraties populaires dix ans plus tard. A titre posthume, il fut dénoncé comme agent de l'ennemi et sa famille fut emprisonnée.

Le fils de Shehu tente avec ce livre de reconstituer les conditions de la mort de son père, partant du premier reproche qui lui fut formulé : une mésalliance. Un des fils Shehu se fiançait en effet alors avec une jeune fille aux origines familiales «impures» (un oncle exilé, un cousin anticommunsite). Avec cette pécadille démarre la valse des accusations et des autocritiques qui amèneront la chute de la famille Shehu. Mais l'opacité de cette dictature, les éliminations ultérieures et une angoisse encore sensible dans ce récit a posteriori font que l'auteur ne parvient pas à expliquer véritablement le geste de son père. S'est-il d'ailleurs vraiment suicidé? On raconte qu'une ombre... Tissé de on-dit, rempli de présages, de mythologies, de rèves interprétés, de dialogues imaginaires, le texte glisse de la reconstitution vers l'hallucination. L'analyse devient alors écriture d'une tragédie, avec son cortège de signes et de complots, avec l'accomplissement implacable du destin de chacun.

Ismail Kadaré, ami et inspirateur de l'auteur, nous gratifie d'une préface paticulièrement enlevée, d'où il ressort, si j'ai bien compris, que Mehmet Shehu est mort des conversations de son fils avec le grand romancier au sujet de l'homo-sexualité occultée du dictateur et d'un complot des services secrets yougoslaves pour empêcher les Albanais de dénoncer les massacres du Kosovo... Pas moins.(C. S.)



Michal Tymowski

Une histoire de la Pologne

Noir sur Blanc et Librairie Polonaise,
octobre 1993, 172 p., Frs 15.–

Le délire nationaliste fait suffisamment de ravages dans l'ancienne Europe de l'Est pour qu'il vaille la peine de signaler ce petit livre, qui dresse un bilan posé et raison-

nable de l'histoire polonaise, quoiqu'un peu court sur le

Sans minimiser les difficultés vécues par les habitants de ce pays, l'auteur évite le dolorisme, les lieux communs sur le «Christ des nations». Pour lui, «cette aventure pleine de souffrances, de catastrophes, de pertes de souveraineté était aussi le lot de nombre d'autres peuples voisins.»

Tymowski essaye de décrire ce qu'il appelle une culture polonaise propre, au contact de l'orthodoxie et du monde musulman, et pas seulement un surgeon extrême de la latinité. Il s'attache particulièrement au «grand» royaume de Pologne et Lituanie du XVI<sup>\*</sup>. Ce régime curieux préfigura la monarchie constitutionnelle, puisque la forte noblesse (près de 10% de la population) y disposait de nombreux droits, comme d'élire le roi ou de se dresser contre lui. On peut y voir aussi une esquisse de la double monarchie austro-hongroise (1867) puisqu'un roi unique chapeautait deux appareils d'Etat (deux administrations, deux l'égislations, deux trésors, deux armées), l'un polonais, l'autre lituanien.

Avant d'être rongée progressivement par ses voisins, cette Pologne-là tirait sa force selon Tymowski du mélange des peuples (Polonais, Allemands, Juifs, Lithuaniens, Ukrainiens) et des religions (catholicisme, protestantisme, judaïsme, orthodoxie). Le message n'est pas innocent : en somme, la Pologne ne fut grande que lorsque les «Polonais-catholiques» y étaient minoritaires... (C. S.)

#### Vagations



Philippe Meyer **Dans mon pays lui-même** Flammarion, 1993, 221 p., Frs 31.50

Philippe Meyer est un touche-à-tout. Historien (L'enfant et la raison d'Etat), sociologue (Le nouvel ordre gendarmi que), homme de radio (France-Inter), raconteur d'anecdotes soviétiques (Le

communisme est-il soluble dans l'alcool ?) et j'en passe. Là, il fait le promeneur solitaire, en France. Il décrit des régions, des villes, des lieux : Nancy, Ouessant, la Corse, Sète, Montpellier... Récits impressionnistes, parfois un peu pédants mais souvent intelligents. Il donne envie de voir des lieux, tente de nous faire sentir leur atmosphère. A lire de préférence en promenade dans une des régions qu'il décrit. (J.-P.T.)

(Publicité) =

#### Parmi nos publications encore disponibles



Actes du Premier Symposium international abrégé de Chessexologie 1988, 80 p., Frs 10.-



Pas terrible, terrible, feuilleton littéraire 1990, 50 p., Frs 7.-



Distinction Publique, Bimensuel romand 1992, 8 p., Frs 3.65

A commander au CCP 10-22094-5

Pas de risque !

Que le raique soit le clarifi René Cher

> Devise de Le LittérAire, n° 2, mai 1994, Cercle des Amis des Editions de l'Aire

## Qu'est-ce qu'on attend de Tobie?

AS quand d'un som-meil trop léger l'on meil trop léger l'on s'éveille, il arrive parfois que l'on s'éprenne à lire Parler d'amour pour un polar. Voilà qui est étrange, bien qu'en soi un polar ait directement à faire avec le désir.

Désir immanquablement insatisfait du lecteur dans son appétit boulimique de connaî-tre la fin au plus tôt. Désir du scribouillard qui y laisse courir ses fantasmes surtout s'il s'agit d'un ethnopsychanalyste réputé Nathan (1).

Si bien que l'on peut se demander ce qui pousse un psy-chanalyste conscient des lois du désir à se co-mettre dans l'homosexualité latente et dans la violence affirmée que contient tout polar, et s'il ne se con-promet pas beaucoup en laissant courir sa plume dans un thriller qui ne peut être qu'une jouissance promi se mais point tenue.

#### De lard et de la tirette

Est-il possible de conjuguer la psychanalyse, esprit des mots, avec le polar, mélange de lard et de tirette, sans tomber dans l'art du tiret? Tout porte à croire que non. Effectivement lorsqu'on inti-tule ses chapitres : «Le silence de Laure si la parole est à Jean», «La descente aux amphés» ou encore «Tobie», il y a de quoi inciter le lecteur à de multiples interprétations. Le problème, mais peut-être est-ce le but d'un ethnopsychiatre, c'est que ces interprétations ne peuvent être que sauvages.

Condamné par le roman de Tobie Nathan à laisser se déchaîner les associations les plus mauvaises (on pourrait voir là une de ses réussites). on a l'impression de goûter un de ces fameux sandwichs de la rue de la Roquette à Paris,

Jew

composé de baguette, de frites et de merguez. Encore que là on finisse par être rassasié. tandis qu'avec un polar...

Comme souvent la comparaison s'arrête à la composition. Néanmoins, et en dehors du fait qu'on a bien à faire à un roman, celui-ci est constitué de la même manière d'un mélange d'éléments aux provenances multiples : stéréotypes de polar (violence et sexe désincarnés) et de psychanalyse (jeux de mots et clins appuyés), entremêlés d'histoires d'Africains à Paris et de juifs de par le monde. Le tout, bien évidemment, raconté à la sauce ethnopsychia-

L'écriture est à l'avenant : tantôt hachée pour signifier la vitesse et la déraison, tantôt scientifique par habitude, tantôt théâtrale par difficulté à s'accepter comme auteur de

#### Qui incarne-t-on?

Ecriture cosmopolite comme on dirait d'une ville, jamais vraiment incarnée. Ce qui est révélateur d'un échec : un roman n'est-il pas là, au contraire, pour incarner dans l'anachronisme même de sa forme des sentiments aussi désuets que le destin, le poids du passé et des ancêtres ?

Ceci d'autant plus lorsqu'on est un ethnopsychanalyste qui cherche, par ailleurs, à faire comprendre que les pouvoirs de l'incarnation, quelles qu'en soient les formes, agis sent sur le destin des

A moins que cet échec soit le but même de l'entreprise. Et que Tobie Nathan cherche à nous faire pleinement sentir la difficulté à trouver à s'incarner dans des villes comme Paris. Ville qui n'est plus que le souvenir poli de ses ancien-

nes possibilités existentielles : façade vide d'un monde autre fois rempli de monstres et de fantômes et aujourd'hui tra-versé de platitudes télévisuelles

On peut en douter. Car en fin le héros qui présente de nombreux points communs avec son auteur (ethnopsychanalyste parisien, juif séfaégyptien) est l'image parfaite du psychanalyste extralucide dans sa compréhen-sion du monde et montrant par ailleurs, et c'est le côté humain, un penchant pour le moins original pour les jolies filles et les belles voitures.

Tout ceci donne un peu l'impression de lire le texte d'un psychanalyste qui développerait quelquefois des idées intéressantes mais se croirait obligé de donner des exemples cliniques censés témoigner de sa grande lucidité analytique et de la justesse de son ap-

C'est toujours fatigant.

Peut-être bien que la psychanalyse n'est jamais aussi jolie que sur son divan ? Quand elle sort, elle ressemble souvent à ce qu'elle n'est pas: une certitude, un savoir, pas : une certituue, un sens unique et solitaire.

Ph. C.



Rivages, janvier 1993, 284 p., Frs 38.30

(1) A titre d'exemple on pourra lire: Psychanalyse païenne, Du-nod, 1988 ou encore La folie des autres, 1986.

Faits de société

#### Informations inquiétantes sur les causes et les formes des brutalités policières en Suisse romande

«J'aioute que ce qui est bizarre, c'est que les journalistes qui répercutent ces informations sans iamais rien contrôler, n'aillent pas une fois au fond des choses et expliquent dans leurs colonnes la cause des violences. Si un voleur, pris sur le fait, au lieu de répondre aux questions d'un policier, ouvre urine sur le plancher du commissariat (ce que i'ai vu un jour de mes propres yeux), il est naturel qu'un policier, un homme en somme normal, l'empoigne violemment pour diriger le jet ailleurs que sur son pantalon.»

Mary Meissner, courrier des

## Gary, par Ajar...

E premier, je l'ai lu, c'était un Ajar... Il s'appelait : L'Angoisse du Roi Salomon. Gary l'avait publié une année avant de se donner la mort. Et cette lecture m'avait bouleversé. Parce qu'Aiar sait écrire juste là où ça fait mal. L'Angoisse du Roi Salomon, c'est l'histoire d'un téléphone-secours, un SOS Bénévoles, fondé par un vieux monsieur un peu passé... C'est plein de personnages terriblement humains et désespérés, c'est bourré de «dépourvus affectifs». C'est drôle et triste à la fois, c'est la vie de gens qui refusent d'adm tre que c'est la vie... «C'est une honte, a dit monsieur Sa lomon, le monde devient cha que jour plus lourd à porter.»

Alors, i'ai eu envie d'en lire un autre. Les Racines du Ciel, c'est le premier Goncourt de Gary (il en a eu un autre sous le nom d'Ajar : avec *La vie de vant soi*). Il l'a publié il y a presque 40 ans. Il y raconte l'histoire d'un type qui veut sauver les éléphants d'Afrique. Un idéaliste, un type dangereux... Déjà, la désespérance, et un héros qui tente

de remplir sa vie de troupeaux d'éléphants courant en liberté dans la nature, qui lui permettent de combler l'immense vide de l'existence... Et le goût de rêver à des troupeaux d'éléphants, on se dit, c'est bien ce qui manque le plus à des sociétés comme la

Et puis, j'ai passé à  $Clair\ de$ Femme, un Gary écrit en 1977. Un homme, qui perd sa femme «pour des raisons techniques...», essaie de revivre par l'amour d'une autre. Un mec qui trouve scandaleux. innommable, que des gens s'habituent et réussissent à vivre seuls, sans amour, sans passion. Un mec qui, sans l'amour d'une femme, ne sait simplement pas vivre... Et qui préfère utiliser le mot serbe (!) Smrt, pour parler de la mort, «Smrt, le long de la jambe, plus venimeux qu'un venimeux scorpion, et rien

Chez Gary, les personnages sont toujours touchants. Il vivent au jour le jour, parce que, demain, c'est sacrément déprimant. Ils essaient, et c'est bien difficile, de trouver un sens à la vie. Il v en a toujours un ou l'autre qui va plus loin sur le chemin, qui est plus absolu, qui en veut plus, qui refuse d'admettre que la vie est médiocre et qu'il n'y a pas d'espoir. Et c'est ce personnage-là qui donne envie de rester en vie, malgré tout.

Les personnages de Gary feraient sans doute leur la devise de Jack London : «La fonc tion de l'homme est de vivre, non d'exister.» Penser cela. déjà, c'est penser risqué.



Folio, 1979, 343 p. Clair de Femme Folio, 179 p. Romain Gary Les Racines du Ciel

Métissages littéraires

## Les mots d'ailleurs

EUT-ETRE connaissiez-vous le récit d'Ishi-guro avant que les écrans n'affichent l'adaptation cinématographiée qu'en ont tirée James Ivory et son équipe. Peut-être, à l'inverse, avez-vous appris le nom de l'auteur grâce au film. Dans ce cas, je ne puis que vous ex-horter à entreprendre au plus vite la lecture de l'original.

Non que la version filmée trahisse le propos du roman Elle en suit fidèlement le canevas. Les dialogues en sont repris du livre, ou alors calqués, avec le minimum de transformations requis, sur les passages rédigés au discours indirect.

Mais la fascination supérieure qu'exerce la variante écrite tient à deux éléments, liés, dont l'un est d'ordre narratif et l'autre purement ver-

Le parti-pris d'Ishiguro consiste à adopter sur son per-sonnage deux éclairages contradictoires, sans les combiner jamais sauf vers la fin, lorsque son héros, dans un accès de faiblesse passager, se demande fugitivement s'il ne se serait pas menti à luimême toute sa vie. Un éclairage nous est fourni par le récit à la première personne que le majordome, narrateur-héros, fait des circonstances passées et présentes de son existence: autant dire qu'il nous impose sa lecture des faits et des intentions, son système de valeurs et de pré-jugés. Le deuxième éclairage nous est apporté par les dialogues, livrés pour ainsi dire «bruts de décoffrage», dont est ialonné le texte. Mais ces dia-

logues, tout du long, démentent les interprétations que s'efforce de faire prévaloir le narrateur, y compris à ses propres yeux; ils sapent insidieusement son patient travail d'auto-justification. Or il est évident que si le tri du matériau romanesque dépendait du seul narrateur et non de l'auteur, jamais celui-là ne reproduirait des dialogues aussi démystifiants, sans les avoir au préalable filtrés...

#### Du faux le vrai

Ishiguro place ainsi son personnage dans une position lo-gique et philosophique intenable, puisque celui-ci se trouve être à la fois juge et partie : dans la narration et extérieur à elle. Et le charme trouble de ce roman (analogue à celui que procurent les illu-sions d'optique auxquelles se sont plu certains peintres et qui font de leurs tableaux au tant d'objets impossibles, de constructions impraticables) dérive de l'alternance, sous l'autorité postulée du même narrateur improbable, de ces deux séries narratives indépendantes et incompatibles

Mais nous comprenons que cette impossibilité philosophique ne saurait constituer un empêchement dirimant pour la littérature, qui tend au vrai par les moyens du faux et de l'artifice. Nous comprenons également que l'étrangeté de ces dialogues en constant porte-à-faux sur la narration ne pouvait affleurer pareille ment dans la version filmée. puisque la caméra y est spontanément perçue comme un tiers, spectateur de l'action.

Un mot enfin sur le style. Le narrateur professe voir le signe du grand majordome dans sa capacité à habiter sa fonction. Cette capacité irrigue aussi de bout en bout la prose somptueuse et déférente qu'il nous sert. Ce butler écrit comme il parle et cette langue parfaitement domesti quée, constamment surveillée, donne au récit son exceptionnelle unité de ton, tout en accusant jusqu'aux limites du supportable l'hétérogénéité d'éclairage que nous avons re-

Ishiguro, descendant de samouraï, immigra en Angleterre à l'âge de six ans. Il fallait peut-être l'héritier d'une civilisation hautement ritualisée pour réussir ce tour de force de nous restituer l'univers mental d'un butler de l'ancienne landed gentry, dans la Grande-Bretagne de l'entre-deux-guerres. Mais l'ambition qui vise à faire s'animer des êtres en bougeant seulement des signes sur la page n'impli-que-t-elle pas, elle aussi, un exercice hautement ritualisé?



Les vestiges du jour Belfond, juillet 1990, 268 p., env. Frs 40. Vintage, 1988, 245 p., \$ 11.00

## Les trois erreurs



En recopiant son portrait, le photographe a commis trois erreurs. Amusez-vous à les découvrir.

Votre cousin est à l'étranger ? LA NOUVELLE DISTINCTION LA NOUVELLE DISTINCTION REVUE EUROPÉENNE MAIS ROMANDI lui rappellera le pays natal et sa presse diversifiée.



lecteurs de la Tribune de Genève, 9 mai 1994

## Vous avez dit bizarre?

ERTAINS campus américains offrent, à la nuit tombée, un spectacle étonnant. A intervalles réguliers, des lampes bleues signalent un poste d'alarme. Il suffit de briser une glace pour alerter la police. Ces bornes ont été posées (à grand frais) à la suite de pressions des associations d'étudiantes féministes radicales, afin d'assurer la sécurité nocturne des étudiantes, victimes d'agressions sexuelles.

Certains campus américains termt, à la rentrée universitaire, un spectacle étonnant. Les associations d'étudiantes féministes distribuent aux nouvelles étudiantes des siffets, pour leur permettre d'alerter le voisinage lors d'une tentative de viol.

Certains campus américains offrent, le printemps venu, un spectacle crépusculaire étonnant. De longues processions y déambulent, s'arrêtant à intervalles réguliers. Des étudiantes prennent alors la parole, pour raconter l'agression sexuelle dont elles on tété victimes. Des étudiants prennent alors la parole, pour raconter l'agression sexuelle dont leur petite amie a été victime. Elles et ils sont là pour «faire reculer la nuit», celle du silence qui règne à propos des crimes sexuels commis sur les campus.

Certains textes de féministes américains présentent, aux yeux d'un Européen, des affirmations étonnantes. Ain-si, Catharine MacKinnon s'attaque à la pornographie en affirmant qu'il n'y a pas de différence entre les images et les mots décrivant explicitement une activité sexuelle et l'activité sexuelle à proprement parler. Pour elle, les mots sont la chose.

#### La chair est dangereuse, hélas...

L'Amérique universitaire et intellectuelle d'aujourd'hui semble tout entière dressée face à une vague de violences sexuelles quotidiennes. Les relations entre hommes et femmes semblent minées et La Distinction a publié jadis les conseils de comportements données aux hommes, afin qu'ils évitent de harceler sexuellement leurs collègues.

D'ici, la prépondérance de cette culture de la peur sexuelle de l'autre paraît solidement établie. Le livre de Katie Roiphe permet de découvrir que le consensus ne règne pas. Elle est la fille d'une militante féministe et à propos des relations entre sexes, son éducation se fondait sur deux (sages ?) piliers: hommes et femmes sont égaux et il n'y a pas de mal à avoir des relations sexuelles.

Avec les lampes bleues, les conseils féministes aux nouvelles étudiantes, les processions nocturnes, Roiphe a découvert un monde dans lequel la femme n'existe qu'en tant que victime potentielle de l'agressivité sexuelle masculine. A l'équilibre des relations exuées s'est substitué celui de la jungle, où les fauves sont mâles et les proies femelles. Dès lors, les femmes doivent se méfier des hom-



mes, éviter tout flirt, conserver leurs distances, regarder à peine, ne jamais toucher. Drôle de vision du monde, brutal retour de manivelle même, qui a poussé Roiphe à en chercher les causes.

En 1985, deux articles lancent des faits à la face de l'opinion publique. Chaque année, 25% des étudiantes sont victimes de viols ou de tentatives de viol. Le date rape est fréquent, mais personne n'ose en parler. L'enquête dévoile enfin la réalité des relations sexuelles sur les campus : violence, violence, à l'encontre des femmes.

Roiphe est surprise. Elle ne connaît pas toutes les étu-diantes qui vivent sur son campus, mais elle se dit que si les chiffres sont exacts, elle devrait connaître personnellement au moins une victime, ou avoir entendu parler d'un viol. Rien. Elle cherche alors aussi des chiffres. A Princeton, entre 1983 et 1991, deux viols ont été dénoncés à la po-lice (1). En 1992, sur 29 agressions, 21 ont été dirigées contre des hommes. Une seule agression de type sexuel a été enregistrée. A Berkley, il y a 14 000 étudiantes. En 1990, deux viols ont été dénoncés (2) et il y a eu entre 40 et 80 demandes de soutien moral auprès des comités féministes de lutte contre le viol. De tou-te évidence, on est loin des 25% avancés.

Roiphe se demande donc d'où sort ce chiffre et découvre qu'il est tiré d'une étude sociologique menée par une cer-taine Mary Koss. Tout objet sociologique vaut ce que valent les paramètres intellec-tuels qui servent à le définir. Koss et les féministes américaines ont adopté une défini-tion très large du viol. En voici un exemple (Roiphe, p. 53) : «Une femme est à une fête et elle est très ivre. Un homme, dont elle a fait la connaissan ce par l'intermédiaire d'un ami, boit des verres avec elle Il la conduit à travers l'appar tement dans une chambre vi de. Ils commencent à s'em brasser et il a l'impression qu'elle a envie de lui. Ils font l'amour. Ensuite, il la laisse seule dans la chambre, endor mie ou inconsciente, et retour ne à la fête». Avec une telle définition, on ne s'étonne plus que 25% des étudiantes amé ricaines aient été violées. Et en y réfléchissant un peu, j'ai aussi l'impression d'avoir été violé, une fois ou l'autre. Le plus choquant dans cette manipulation, c'est que 73% des

femmes que l'étude de Mary Koss identifie comme victimes de viol n'ont pas défini leur propre expérience comme un viol...

Similairement, l'enquête souligne que les témoignages des violées et des copains de violées des processions vespérales sont, au moins, sujets à caution. Il arrive que le récit d'un crime sexuel ignominieux soit fabriqué de toutes pièces (pour le bien de la cause, bien sûr) et entraîne, après enquête, le retrait, tout aussi public et spectaculaire, de l'accusation. En attendant, l'agresseur dénoncé doit quitter le campus.

#### Ce que parler veut dire

Catharine MacKinnon est. si l'on peut dire, une noix plus difficile à briser. Son argument est avant tout idéologique et son but est de faire interdire la pornographie, premier pas en direction premier pas en direction d'une véritable défense des femmes agressées. Le débat devient ici plus épineux : la liberté d'expression est garantie, en Amérique, par le pre-mier amendement de la constitution (3). Le projet de MacKinnon vise donc le cœur du contrat social américain. Elle soulève contre elle la grande majorité des «libéraux», qui voient bien que la pierre lancée contre la pornographie donnera le signal d'une lapidation générale des discours déviants.

MacKinnon affirme qu'il y a une relation directe, immé-diate entre la lecture (ou la contemplation) par un homme de publications pornographiques et son activité sexuelle. L'image pornographique ne provoque pas, à son avis, une de l'activité sexuelle, mais l'activité sexuelle elle-même. Un homme qui irait pénétrer violemment le vagin d'une femme avec son pénis, après avoir consommé de la pornographie montrant précisément un «penis ramming into a vagina», le fait-il en fonction de l'idée que lui a donnée sa lecture ou seulement parce qu'il bande ? Mim Udovitch, du *Village Voice*, répond qu'elle pense, qu'elle souhaite que ce soient ces deux choses, qui poussent ce type idéal masculin à agir (4). Et non sans malice, elle sug-gère que le mari de Ms. Mac-Kinnon semble tout à fait capable de bander en pensant et vice-versa... Katie Roiphe, plus juvénile, plus militante, est moins à l'aise face aux arguments éprouvés de MacKinnon. Elle souligne tout de même l'invraisemblance qu'il y a à affirmer que la pornographie transforme les hommes qui la consomment en porcs lubriques, incapables de maîtriser leurs (bas) instincts et prêts à trousser la première nonne qui passera à portée de leur phallus. L'homme selon MacKinnon tient plus du gorille (5) que du roseau pensant et Penthouse et Hustler sont les Circé de notre fin de millénière.

#### Un monde étrange

Le lecteur européen, découvrant de tels débats, reste perplexe, et un peu gêné. De ce côté-ci de l'Atlantique, les questions ne sont pas souvent posées en ces termes. On n'aime pas discuter en public des pratiques et des problèmes sexuels, qui nous semblent relever avant tout du privé.

Les Américains n'ont pas cette retenue. Pendant la Seconde guerre mondiale, les Anglais trouvaient les GI's «overpaid, overconfident and oversexed».. On a un peu l'im-pression que les choses n'ont pas changé, en particulier en ce qui concerne l'extraordinai-re obsession sexuelle des Américains. Si vous voulez vraiment surprendre un/e ami/e américain/e, dites-lui que vous ne pensez pas que le désir sexuel soit la chose la plus importante dans les relations entre hommes et fem-mes, celle qui détermine tout Après une exclamation incrédule, on vous lancera un regard un peu rigolard, très semblable à celui du marxiste qui découvre que vous avez une fausse conscience. On vous soupçonnera ensuite d'être homosexuel (mais on n'osera jamais vous le dire en

Les manifestations publiques de dénonciation des sévices sexuels, réels ou fantasmatiques, semblent encore plus exotiques. Elles trouvent leur origine dans les fonde ments de la société américaine, celle des puritains fuyant la persécution religieuse dans les Iles britanniques. Ces communautés fondaient leur foi sur le refus de toute hiérarchie parmi les fidèles et sur la verbalisation de l'expérience religieuse (6). Il fallait. il faut crier «J'étais un pé cheur, j'ai rencontré Jésus, j'ai trouvé la foi, je suis sauvé !Oh yes, my Lord !». Les services religieux américains sont truffés de ce genre de confessions. L'observateur extérieur ne peut s'empêcher de douter

de leur spontanéité, mais elles constituent le ciment social d'une foi sinon toute intériorisée... La Vieille Europe
ignore ce genre d'exhibition,
en tout cas en ce qui concerne
les religions dominantes.
Mais il est remarquable de
constater que la pratique du
coming out connaît ici un succès inouï avec les progrès du
SIDA. Les Nuits fauves, de
l'assassin Collard (7) ne sont
que l'avatar cinématographique européen d'une pratique
culturelle (cultuelle) américaine.

L'indifférenciation entre les

mots et la réalité est aussi une idiosyncrasie américaine qui surfe sur le courant philo sophique dominant. La philo sophie analytique concentre son attention sur le lien étroit, qu'elle dit indissociable, entre le réel et les mots qui servent à le dire. La culture philosophique française, comme le matérialisme, sont fort éloignés de cette manière d'approcher le monde. On a certes repéré les moments où «dire, c'est faire», mais ils sont localisés, confinés à des rituels étatiques ou religieux : «Je te baptise, au nom...», «Pour les services que vous avez rendus à la Sssscience et à la Ffffrance, je vous fait che-valier du Mmmmérite agricole (avec palmes)» (applaudis sements, larmes discrètes de l'époux de l'heureuse décorée, hurlements du chiard qui pas l'eau froide, ambiance)

De ce côté-ci de la Grande Gouille, nous savons bien que dire n'est pas toujours faire. Si j'écris, à l'instar d'un des opposants américains à Mac-Kinnon : «Je croise Catharine MacKinnon dans une rue dé serte. Je me jette sur elle, l'en traîne dans une impasse som bre, la gifle, arrache sa jupe et la viole, malgré ses cris de protestation», je suis, pour Ca-

tharine MacKinnon, un violeur. Et elle a été victime d'un viol. La distance, la vraisemblance n'y change rien, les mots sont la réalité.

Mais mes mots l'ont laissée intacte. Catharine MacKinnon n'a rien enduré, sinon une grossièreté gratuite. Les violées, elles, doivent vivre avec les stigmates physiques et psychologiques de la violence qui leur a été faite. Et il me semble qu'en mettant les mots et les actes sur un même pied, on nie, encore une fois, la violence trop souvent, trop banalement faite aux femmes.



Kathie Roiphe
The Morning After.
Sex, Fear, and Feminism
Hamish Hamilton 1993 180 n 7 99 9

- (1) Deux de trop.
- (2) Et encore deux de trop
- (3) «Le Congrès ne fera aucune loi qui touche l'établissement ou interdise le libre exercice d'une religion, ni ne restreigne la liberté de la parole ou de la presse (...)»
- (4) The Village Voice, 24 janvier 1994.
- (5) Amis juges, gare à vos fesses !
- (6) On note chez les Darbystes, bien connus chez nous, et dont la foi est aussi d'origine britannique, des fonctionnement tout à fait semblables.
- (7) Collard se vante, tout au long de son journal intime, d'avoir baisé sans capote, alors qu'il se savait contagieux. Toutes les propositions pour le qualifier par un substantif autre qu'eassassin- sont bienvenues. Ecrire à la Rédaction qui fera

### Version française

La substantifique moelle de l'argumentation antipornographique est exposée dans un ouvrage édité en Romandie voisine. Occasion rêvée pour les monoglottes de se rendre compte de sa construction et de ses idiosyncrasies.

Richard Poulin, «sociologuecanadien, fait part des recherches qu'il a menées en particulier sur la réception de la pornographie et les comportements violents qu'elle déterminerait.

En restant à un niveau strictement méthodologique, on dira que son enquête repose sur des bases douteuses. Populations ridicules (25 danseuses nues, p. 71). Bidouillages psycho-sociologiques pour le moins discutables tenus pour scientifiquement acquis (p.115-117). Exemple de bidouillage : étape 1, une personne met très en colère un groupe d'étudiants volontaires pour une «expérience»; étape 2, on divise le groupe d'étudiants en trois et on montre à ces sous-groupes trois films différents, documentaire sur Marco Polo, film

porno soft, style Emmanuel le, film porno hard, style Deep Throat; étape 3, on remet les étudiants en présence de la personne qui les a mis «très en colère» et on leur donne la possibilité de lui envoyer des «décharges électriques»; résultat, ceux qui ont vu des films érotiques envoient des décharges plus fortes que les autres (hinhinhin); ergo la pornographie incite à la violence (mais pas les psycho-sociologues).

tet tout ça pour arriver à une «proposition de loi», qui vise à interdire les «mots et les images qui décrivent ou montrent des comportements sexuels dégradants ou op pressifs à l'égard d'une ou plusieurs personnes qui y participent, en endossant cette dégradation» (p. 186-187). Difficile de ne pas être d'accord, n'est-ce pas ? Mais on se réjouit déjà de savoir comment se définissent le «dégradant» et l'«oppressif».

T. J.
Richard Poulin
La violence pornographique
Industrie du fantasme et réalités
Cabédita, 1993, 199 p. Frs 39.–



Bergèse & de Douhet Les secrets de la mer Noire Buck Danny, tome XLV

Dupuis, mars 1994, 56 p., env. Frs 17.-

L'increvable colonel Danny, de l'US Navy, est de retour. Après avoir vaincu les Japonais, les Coréens (du Nord) et quelques peuples imaginaires, il se rend enfin sur le sol russe. On

n'est pas décu, si on aime les avions.

Après la mort du dessinateur Hubinon en 1979, le scénariste de gros qu'était Charlier avait signé encore quelques épisodes. Mis sion Apocatypse (1983-1986) nous montrait un complot terroriste (alliant la Fraction Armée Rouge, les Brigades Rouges, divers Proche-Orientaux et la redoutable Lady X) visant à rien moins qu'atomiser le sommet des chefs d'Etat à Cancun. Heureusement Ronald Reagan (1) et Buck Danny veillaient au grain. Suivait Les agresseurs (1987), mineure affaire de transfuge soviétique venant infiltrer la base secrète des avions «furtifs» américains.

Avec Les secrets de la mer Noire (planches datées d'octobre 1992 à septembre 1993), d'angoissantes questions se posent. Le nouveau scénariste parviendra-t-il à procéder à l'aggiornamento de la série et à imaginer des intrigues correspondant à la réalité d'aujour-d'hui, qui ne manque certes pas de situations guerrières pouvant servir de décor à des acrobaties aéronautiques ? Un héros comme Buck peut-il évoluer ? Quel imaginaire géopolitique diffuse-t-on en 1994 ? Jugez vous-mêmes de la réponse : le récit imagine l'invitation du grand blond à la mèche sur un porte-avions soviétique en août 1991; s'ensuit un dantesque combat opposant l'aéronavale soviétique et un nationaliste ukrainien («démocratiques» allez savoir pourquoi) au KGB et à l'aviation («fascistes», c'est comme ça), qui sont en train d'éliminer Gorbatchev dans sa datcha de Crimée (1). Heureusement Tumbler et Tuckson veillent, fidèles au poste.

Ses créateurs sont morts, l'URSS a disparu, les Américains reviennent au Vietnam, tout a changé en vingt ans, mais Buck Danny sera toujours Buck Danny! (M. Sw.)

(1) Authentique



#### Benoît Peeters La bande dessinée

Flammarion, novembre 1993, 126 p., Frs 12.60 Les ouvrages sur la BD sont en général rédigés par des maniaques ou des ignares. Ce petit livre est une heureuse exception. Le scénariste de Schuiten et quelques autres a suffisamment d'intelligence pour prendre du recul et assez d'honnêteté pour avouer quelques doutes.

Il aborde succinctement l'histoire de ce qu'il ne considère pas comme un genre, mais comme un moyen d'expression complet. On n'est pas forcé de le suivre dans cette dernière idée, mais on retiendra la mention d'autres traditions que la franco-belge comme la japonaise, aux tirages ébouriffants. Une attention particulière, brève mais peu fréquente, est portée aux conditions de production, des techniques de travail au droit d'auteur.

duction, des techniques de travail au droit d'auteur.

Suit un court essai, intitulé-perspectives pour un renouveau-, qui dresse quelques propositions. Partant de la contraction actuelle du marché (titres et tirages en baisse), de l'échec des collections de poche (bien fait!), de la raréfaction des revues, du vieillissement du lectorat et de la baisse de revenu des auteurs «moyens» (mais oui, ma chère, c'est comme ça), il en vient à des considérations plus générales. Confinée dans des librairies spécialisées où les produits dérivés (latex et autres fétiches) occupent de plus en plus de place, mise en scène dans des foires épisodiques ressemblant à des comices agricoles pour rescapés de la période baba où toute réflexion serait impitoyablement pourchassée, momifiée dans des musées pharaoniques (allez à Angoulème, visitez le Centre national de la Bande dessinée et de l'Image un après-midi de juillet, et vous toucherez du doigt ce que les profanateurs de pyramides ont dû ressentir en effectuant leur besogne!), coupée de tout ce qui ressemble de près ou de loin à la vraie culture, la bande dessinée s'assimile plus à la philatélie qu'à un art vivant.

Que faire? Peeters suggère en vrac de revenir au public enfantin,

Que faire? Peeters suggère en vrac de revenir au public enfantin, de relancer les revues, de retrouver le réalisme d'une forme d'expression en prise sur son époque, de féminiser public, thèmes et auteurs, de retourner à de vrais scénarios, narrativement originaux, et à la recherche graphique. Vaste programme. (M. Suc.)



#### Mézières & Christin Les cercles du pouvoir

Valérian, agent spatio-temporel, tome XV Dargaud, mai 1994, 64 p., Frs 17.-

Sur la planète Rubanis, les financiers se jettent par la fenètre lors des krachs boursiers, la police est pourrie, les administrateurs et les patrons sont microcéphales, le peuple est abruti par la télévision.

patrons sont microcéphales, le peuple est abruti par la télévision. L'ouvrage est remarquablement équilibré : la faiblesse du scénario égale la paresse du dessin. (M. Sw.)



#### Christin & Cabannes & Aymond L'homme qui fait le tour du monde Dargaud, février 1994, 84 p.

Eisenstein avait en son temps conçu l'intéressant projet de faire une adaptation cinématographique du *Capital* de Marx. Plus modestement, Christin et ses illustrateurs essaient ici de représenter en bandes dessinées la rotation

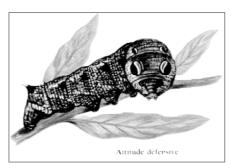
de ce même capital. Le récit prétend suivre à la trace les pérégrinations d'un archi-milliardaire dans les points chauds de la planète : Caucase, Inde, Chine, Cuba, Russie. Mélange de bandes dessinées, de récits touristiques et de magnifiques tableaux au pastel de Cabannes (l'aspect le plus réussi), cet album vous montrera comment rendre romanesque un séjour à l'étranger, et accessoirement à le rentabiliser auprès d'un éditeur. (M. Suv.)

## Il dolce farniente, côté jardin

ANS ma tête trotte un portrait tenace du botaniste amateur : souliers de marche aux pieds et besace lui battant les flancs, la tête farcie de noms difficiles à retenir, il parcourt des kilomètres pour voir une orchidée. Un vrai cauchemar pour les paresseux, et très peu pour moi. Dieu, dans sa grande sagesse, m'a dotée d'une propension éhontée à l'indolence. Pour mon plus grand malheur, j'éprouve tout de même un besoin incoercible de nommer ce qui m'entoure. Je succombe donc régulièrement à la tentation de conjuguer ces deux aspects de mon être.

Cette année, après bien des réflexions, j'ai mis au point un tout nouveau système qui de-vrait me permettre de venir enfin à bout de mes contradictions. Dans le jardin, j'ai laissé dans un coin pousser l'herbe, et j'ai maintenant un joli petit pré. Au-dessus, j'ai sus pendu un hamac, (entre le pommier et la haie), et je m'installe là avec tous mes guides nature. Premier acte : mais quelle est donc cette fleur? Une marguerite ou une camomille? Si je ne suis pas trop lasse, je m'empare de mon cher *Petit botaniste ro* mand, (souvenir d'école), d'un crayon et d'une gomme, surtout d'une gomme, et je pars à l'assaut de la connaissance. Ce livre édité par le Département de l'instruction publique du canton de Neuchâtel, per met de trouver le nom de la fleur de notre choix en procédant par élimination. A chaque paragraphe, il faut choisir l'alternative qui correspond le mieux à ce que l'on a sous les yeux; ceci nous envoie à un autre paragraphe et à un autre choix, ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arri-ve à un nom de fleur.

Facile? Oui, tant qu'il suffit de reconnaître la couleur des feuilles ou de la corolle, par contre quand je me casse le nez sur le paragraphe 344: —les 10 étamines sont fertiles, possèdent des anthères, voir



345 / – 5 étamines ont des anthères, 5 n'en ont pas, voir 342», je me dis que le temps s'écoule de manière inexorable et que ce genre d'exercice ne me vaut plus rien. Je passe donc à un guide plus simple qui montre des dessins de fleurs, classées par couleurs, ce qui facilite très nettement la tâche d'identification.

Quel est ce papillon qui volette si joliment autour de mon nez ? Vite, vite, je lâche mon Guide des plantes à fleurs, jure sotto voce parce qu'il s'est refermé, et m'empare du Guide complet des papillons d'Europe et d'Afrique du nord. Je tourne fébrilement les pages tant que j'ai encore dans la rétine l'image du lépidoptère et je trouve! largement répandu dans toute l'Europe» dont la chenille a grandi sur mon carré d'orties (un peu plus loin, à côté du compost). Dommage, j'aurais espéré une Grande Tortue, rien que pour le nom.

Oh, c'est quoi cette petite bête qui monte sur mon mollet? Mais c'est une chenillel Je sors de la pile de livres le Guide des chenilles d'Europe. Là, les planches de détermination permettent de reconnaître la chenille à partir de sa plante d'habitat, et si l'on ne connaît pas le nom de ladite plante on peut toujours se référer à un des livres cités plus haut.

Après tous ces efforts, épuisée, je ferme les yeux.

Un vrombissement suspect me fait sortir de ma torpeur; quoi ! un frelon ! aux abris. Je me laisse tomber dans le pre en écrasant les marguerites (à moins que ce ne soit les camomilles). Fausse alerte, ce n'était qu'une cétoine dorée. Pour les insectes, je reconnais que je ne suis pas encore très bien documentée, mais je sais qu'il existe des guides...

Si vous souhaitez suivre mon exemple et que vous n'ayez pas de jardin à disposition, essayez de trouver une prairie sèche, (le nec plus ultra pour ce genre d'observa-tion). Sinon, vous pouvez toujours vous asseoir au bord d'une route cantonale. Je vous l'accorde, ce n'est pas très romantique mais d'abord, ca ous évite de trimbaler trop loin votre pile de livres. C'est aussi un des rares endroits à l'abri des engrais et des désherbants multiples qu'utilisent nos agriculteurs. L'état ne les faisant faucher que 2-3 fois l'an (rythme de fauche nécessaire pour obtenir une prairie sèche), on y trouve une faune et une flore finalement assez diversifiée. Vous croyez que je plaisante ? Alors observez un peu les talus ces prochains temps et vous comprendrez mieux ce que je veux dire.

Bon c'est pas tout, il faut que je me repose un peu maintenant, alors bon été.

I. J.-

Dietmar Aichele Quelle est donc cette fleur ? Nathan, janvier 1994, 399 p., Frs 33.10

A. Monard Le Petit Botaniste Romand DIP Neuchâtel, 1991, 88 p., Frs 10.20

D. Mc Clintock, R. Fitter, S. et Cl. Favarger, **Guide des plantes à fleurs** Delachaux et Niestlé, 1982, 472 p., Frs 36.–

Tél.&copie: (037) 75 10 73



L. Higgins, B. Hargreaves, J. Lhonoré Guide complet des papillons d'Europe et d'Afrique du Nord Delachaux et Niestlé, 1991, 270 p., Frs 37.—



D. J. Carter, B. Hargreaves, J. Minet Guide des chenilles d'Europe Delachaux et Niestlé, 1988, 311 p., Frs 30.50

Petites zannonces

### **BON DÉBARRAS**

#### Hara-Kiri Hebdo & Charlie Hebdo

597 numéros d'avril 70 à décembre 82 (env. 40 kg)

1. Hara-Kiri Hebdo 62-94 (manquent 63, 66, 80, 89)

2. Charlie Hebdo 1-547 - La Semaine de Charlie 1-10 (Charlie Hebdo 548-557) - L'Hebdo Hara-Kiri n° 1-24 (Charlie Hebdo 558-581). Manquent les numéros 70, 217, 297, 298, 300, 313, 372, 413, 414, 434, 452, 465, 552. Prix de vente: 400 F

#### Les chefs-d'œuvre de la littérature d'action

Le Cercle européen du livre, 22 volumes reliés, 3 romans par volume

Jean-Pierre Conty – Gérard de Villiers – James Hadley Chase – Peter Cheyney – Jean Bruce – Patrick Quentin – Claude Rank – Pierre Vial-Lesou – Fred Kassak – Adam Saint-Moore – G.-J. Arnaud – Ian Fleming – Vic St Val – Alain Page – Giorgio Scerbanenco – Nick Carter – Erle Stanley Gardner – Ellery Queen – Mickey Spillane – Paul Kenny – Frédéric Dard – André Lay

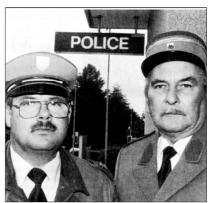
#### Jean-Jacques Pauve

Collection «Libertés» dirigée par Jean-François Revel (1964-1966), 17 volumes
1 Revei: Pourquoi des philosophes – 8 Rousseau: Profession de foi du Vicaire
savoyard – 10 Julien Gracq: La litérature à l'estomac – 17 Revei: La cabale des
dévots – 19 Zoia: Jaccuse, etc. – 21 Léon Bloy: Belluaires et porchers – 22 Bakounine: La liberté – 23 Benjamin Perret: Le déshonneur des poètes – 24 Siné: Dessins
politiques – 25 Julien Benda: La trahison des clercs – 26 Celse: Contre les Chrétiens – 26 Sade: Français encore un effort – 30 Jules Valles: Les francs parleurs –
31 Henri Alleg: La Question – 36 Lichtenberg: Aphorismes – 37 Albert Memn; or
trait du colonisé – 40 La Mettrie: L'homme machine

Prix de vente: 40 FS

Evocation

## C'est le printemps!



«Aimer, c'est regarder ensemble dans la même direction», diton, mais on pourrait ajouter «avec le même regard»

 $6 - {}_{L}A_{D}$ ISTINCTION Juin 1994



#### I. Dische, H.-M. Enzensberger, M. Sowa Esterhazy, un lièvre à Berlin

L'Inventaire, 1993, 30 p., Frs 24.60

jeune lièvre autrichien part pour Berlin afin d'y trouver une épouse gran-de et forte. Il est petit, étranger et naïf, il se sent perdu dans la grande ville, pleine de bus, de chiens, de passants pressés. Le récit de ses tribulations brosse sur un mode comique et joyeux un tableau critique de la société alle-

mande, de notre société. Comme si Günter Wallraff s'était déguisé en lièvre pour faire comprendre le racisme, la discrimination, la peur, la faim, le froid...



Mais par quelle magie, ce livre atteint-il la perfection?

Est-ce par les illustrations de Michael Sowa, impressionnantes et belles, qui se situent quelque part entre Balthus et Hopper? Elles créent une ambiance un peu démodée; Esterhazy est charmant dans sa veste autrichienne, les rues de Berlin sont grises et humides et l'on a de la peine à éprouver de la sympathie pour les humains engoncés dans leur suffisance et leurs

Est-ce par l'histoire en elle-même, assez profonde pour satisfaire les grands, et assez drôle pour séduire les plus jeunes (1) qui riront des mésaventures du lièvre et aimeront la fin rassurante?

Peu importe puisque c'est un de ces rares ouvrages que l'on a envie d'offrir à tous les enfants que l'on aime et à soi-même. (A.B.B.)

(1) Sauf ceux qui n'aiment que les tigres, ou les panthères, ou les léo

#### François Place

#### Les derniers Géants

Casterman, 1992, 78 p., Frs 27.80

Voilà une fable simple et triste. Au siècle dernier, un savant découvre une petite tribu de géants très sages et très très vieux. De retour au pays, il publie le récit de son voyage. Com-me les milieux scientifiques le traitent de charlatan, il multi-plie les conférences pour faire triompher la VÉRITÉ et la CONNAISSANCE. Après bien des péripéties, sa notoriété toute neuve lui permet de trouver de l'argent pour financer une nou-velle expédition. Hélas, des marchands qui eux l'avaient tout

de suite cru l'ont précédé et ont tué tous les géants. Ce bref récit met à nu les mécanismes souterrains liant décou verte et profit. Il plaira certainement beaucoup aux 12-13 ans qui cherchent à comprendre leur monde. Le texte, à l'instar des récits de voyage du siècle passé, est écrit dans une langue très recherchée, parfois même un peu précieuse. Les dessins sont beaux et minutieux, ils font rêver de voyages et de terres lointaines. (A.B.B.)

#### The English mook



The Bedside Benchley Hutchinson Press, 1994, 298 p., \$ 8.99

Good news for those of you -not very numerous, perhaps, but undoubtedly dedicated— whose lips break into a smile, whose eyes pucker up in anticipation of mirth to come, whose nose starts to twitch uncontrollably at the mere mention of Robert Benchley, for

there are signs that something of a Benchley revival is under

Not only is this truly original humorist, together with the other distinguished members of the Algonquin Round Table, portrayed in Alan Rudolph's latest film: Mrs Parker And The Vicious Circle, but the Hutchinson Press have gathered and edited —just one year before the fiftieth anniversary of his death— Benchley's hitherto unpublished essays. The result is a relatively slim volume (159 pages), The Bedside Benchley, which should prove an efficient means of testing the resilience of your bed-springs and/or of your next-of-pillow neighbour! (M.S.)

Contrainte

#### « C'est à la page 35 au'on reconnaît l'ouvrier. »

Alexandre Vialatte, Dernières nouvelles de l'homme

#### Alexandre Vialatte : Dires étonnants des astrologues

Alexandre Vialatte: Dires etoniants des astrologies
Chapitre 6: « JUIN. L'HOMME DES CAVERNES » Page 35:
[Il arrive alors fréquemment que des spéléologies très savants
trouvent, dans] le sable argentifère, une clavicule de mouton qui
permet de reconstituer le squelette du premier homme.

Editions Le Dilettante, 1993, 103 p.

#### Robert Giraud : Faune et flore argotiques

Volume I. Faune. A la lettre C, sous « CANARD ». Page 35:

– Miel, alors ! Pigez-moi ce canard-là qui se rince avec du sirop de Nonce Casanova, *Le journal de Nénesse* 

Volume II. Flore. A la lettre C, sous « CITROUILLE ». Page 35:
Avoir un grelot dans la citrouille : être faible d'esprit.
« – Faut pas me prendre pour l'Amélie Poulangeard qu'a un grelot dans sa citrouille. »

dans sa curounie. »

René Fallet, La soupe aux choux

Volume III. Auteurs et ouvrages cités. A la lettre V. Page 35: Virmaître Charles. – Paris qui s'efface, Paris oublié, Dentu, 1886;
Paris impur, Savine, 1887; L'Argot fin de siècle, A. Charles, 1894;
Mlles Saturne, A. Charles, 1898.

3 volumes dans un boîtier Editions Le Dilettante, 1993, 173-134-46 p.

#### Jean-François Caujolle : *Un monde à part*

Jean-François Caujolle: Un monde à part

Deuxième nouvelle: « TONN ». Page 35:
...et on s'est assis le vent soulevait l'aile de Tony et juste au
moment où l'aile se refermait le vent recommençait le ciel et les
créneaux noirs étaient juste au-dessus de nos têtes je me suis dit
maintenant ça va être le monologue numéro trois mais je n'avais
aucune envie de parler vraiment pas la moindre envie de parler je
n'avais rien d'urgent à dire ou à faire partager et encore moins
depuis Bill Evans qui m'avait communiqué sa mélancolie et que
seuls les chier de Tony auraient pu atténuer et encore je n'en étais
pas sûr mais Tony et Philippe regardaient la ville au loin et ne
disaient rien. disaient rien.

Editions Le Dilettante, 1994, 132 p

#### Maurice Ciantar : Etrangers dans la ville (1958)

ge 3b:

Je n'excuse de vous accueillir ainsi.

Je la regardais avec des yeux d'homme sans pour autant qu'il entrât dans ce déshabillage mental le moindre désir.

Durant qu'elle allait à la cuisine activer sa bonne, sorte de grenadier brandebourgeois aux extrémités impressionnantes, je m'imprégnai de son appartement...

Editions Le Dilettante, 1994, 77 p.

#### Bientôt à la TV

## **CREVER!**

D'ennui à Vivre!, le remake d'Adieu ma concubine, qui nous fait tomber de Charybde en Scylla. La preuve par A + B que la culture grecque a pénétré jusqu'en Extrême-Orient. Le scénariste est le même et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne s'est pas foulé, se contentant de remplacer l'opéra chinois par les ombres chinoises. Une piètre astuce qui n'a même pas l'avantage de soulager nos tympans car le spectacle s'accompagne des mêmes cris stridents et des mêmes agaçants instruments. En prime, les larmes continuelles de Gong Li (rassurez-vous, son visage n'y perd jamais sa beauté hiératique) et la bouille ahurie de Ge You, qui garde le même air nianiou de bout en bout, une endurance qui lui a valu le prix d'interprétation à Cannes. Bien qu'il nous balance un demi-siècle d'histoire en deux heures, ce digest est bien indigeste. Un vrai supplice chinois.

De rage au Grand Saut des Coen, qui tient du suicide. Non contents de gaspiller leur temps, et le nôtre par la même occasion, en commettant un film vide, tragiquement vide, les deux frangins y perdent leur humour. Espérons qu'ils feront le plongeon avec cette comédie inutile et se montreront à nouveau à la hauteur de leur talent. Les seules surprises viennent des décors, pompeux -25 millions et ça se voit- et d'un Tim Robbins figé dans la même mimigue benête pendant une heure quarante, ce qui lui aurait valu une récompense à Cannes si le jury n'était pas si sourcilleux sur la durée des performances et malheureusement pour lui, son concurrent chinois a tenu vingt minutes de plus. Pour le reste, grasse caricature et maigre délire. La chute du film est à l'avenant : convenue. Bref, un abîme de prétention

De chagrin à La reine Margot qui, du chef-d'œuvre attendu n'a que les prétentions. Chéreau a abdiqué sur la forme, mais pas sur le fond S'il déploie une souveraine habileté au corps à corps, il ne parvient jamais aux cœurs. Victime d'une débauche de moyens et de violences, sa fresque historique ne sait pas nous toucher. Les intentions étaient nobles, la réalisation n'est que fastueuse. Pour couronner le tout, le réalisateur a commis un crime de lèse-maiesté en permettant à Virna Lisi de détrôner la pauvre Isabelle. Bref, au royaume des Eh I Ça presse... (5)

## La vie est de plus en plus compliquée. Et les jeunes ont de moins en moins d'orthographe.

#### BODS-MODS-MADS, Lettre du mois, N°1, mars 1994

Encarté dans ce numéro, une invitation à un «Banquet républicain» couplé à l'A.G. Dans la plus pure tradition française, nous dit-on «La Restauration ayant aboli les acquis de la révolution française, les réu nions politiques furent interdites. On se retrouva donc autour d'une ta ble d'hôte.» A la Restauration, ben voyons... Et ce n'est pas fini: «Nous avons invité à ce banquet des représentants de groupes qui sont particulièrement visés par le racisme: représentants des organi sations d'étrangers en Suisse et de Suisses tziganes, homosexuels, sans-abri, chrétiens et juifs, victimes du nazisme ou d'autres exclu sions » Et un raton-laveur ?

#### Partenaires, Helvetas, février 1994, N°121

Helvetas pose une série de questions f-o-n-d-a-m-e-n-t-a-l-e-s sur les voyages dans le «tiers-monde». Sur le thème: c'est pas bien! Ca pollue, c'est superficiel, ça exploite, ça rend con, et tout, et tout. Avec une check-list de questions (im)pertinentes à se poser avant le départ et à poser pendant: «Combien empoche le voyagiste ? A qui appar tient l'hôtel de vos vacances ? Quelles répercussions écologiques au ra votre séjour (par exemple, restrictions d'eau pour la population lo cale) ? Comment les déchets sont-ils éliminés sur place ? Qu'en est-il du gouvernement et des droits de l'homme ? Combien gagne le gar çon de l'hôtel ? Et le directeur expatrié ?» Bon... On a l'impression, à lire ce dossier, qu'il n'y a que trois solutions; soit on part en voyage loin comme un sale blanc égoïste, ignare et jouisseur, et c'est pas bien; soit, culpabilisé, on tente d'entrer en contact avec la population indigène exploitée par des siècles de colonialisme et on lui explique gentiment ce que sont l'écologie, le syndicalisme et la démocratie, et c'est vachement pédagogique; soit, fatigué par tout cela, on reste chez soi à manger son budwig et à trier ses déchets. Souriantes pers-

#### Le Chailléran, N°229, mars 1994

Alors là... Un scoop : Maurice Bossard, le puissant philologue, le chantre mou du patois, l'éminent représentant de la pensée pré-grunge en ancien français, écoute la RSR. Et en pense des choses. «De puis le 10 janvier, une nouvelle grille de programmes a été mise en place sur les ondes [...]. Il me semblait que les jeunes avaient déjà Couleur 3, mais cela a été jugé insuffisant sans doute! Quant aux per sonnes du troisième âge [...] elles n'ont pas gagné au change [...].» Hélas! «Pourquoi ne pas diffuser en matinée une heure de musique et de chanson des années 30 à 60 ou des airs d'opérette ?» Oui, pourquoi ? C'est qu'il a des idées, le bougre !

Et sa critique de se faire (encore) plus pointue: «N'exagérons pas avec les artistes !» C'est vrai, ça... «Que penser [...] d'Info Pal ?» Oui, qu'en penser ? «Une fois par semaine, cette émission serait la bienvenue, avec un ou deux faits marquants et piquants, mais tous les jours, c'est trop !» Ça, c'est une idée géniale pour certains journaux. Par exemple: 24 Heures» pourrait devenir «1 fois de 7 en 14» ou Le Matin, «A la pleine lune». Quant au Nouveau Quotidien, l'exemplaire unique de La Nouvelle Distinction me semble bien pouvoir faire l'affaire pour quelques temps. Non ?

## Le fax du lendemain





RUNO n'avait bien entendu pas été informé des enquêtes en cours, mais la présence de Schlössli et sa curiosité ne laissaient rien présager de bon. Comme le technicien n'avait pas encore pris de vacances depuis son engagement, il pensa que le moment était venu de faire valoir ses droits. En tant que membre du personnel technique et administratif, il dépendait de l'administrateur de l'Université, qui n'avait aucune raison de l'empêcher de prendre ses vacances réglementaires avant le début du semestre d'hiver. L'administrateur n'avait en effet pas été mis au courant des enquêtes ouvertes par le recteur. Bruno dut bien sûr avertir Philippe de son absence, mais le professeur jugea plus prudent de ne pas s'y opposer. Il aurait dû s'adresser directement à l'administrateur sous un prétexte fallacieux, ou alors faire intervenir le recteur, et confirmer ainsi les soupcons de ce dernier.

C'est ainsi que Bruno s'envola pour les Bahamas, paradis terrestre, fiscal et financier. Parmi ses maillots de bain, il glissa quelques disquettes dont le contenu trouverait sûrement preneur auprès d'une des innombrables sociétés anonymes de cet archipel béni des dieux.

Schlössli accueillit ce départ avec satisfaction. Il se doutait bien qu'il ne tirerait pas grand-chose de Bruno, mais son ordinateur avait sûrement des secrets à révéler, et il était maintenant accessible jour et nuit. L'ingénieur se fit remettre tous les codes d'accès, non seulement ceux de l'ordinateur de Bruno mais aussi ceux de la grosse unité cen-trale. Ces codes étant modifiés à date régulière, il put déterminer très précisément le moment de la propagation de la maladie mystérieuse. Il s'aperçut que les messages en langue inconnue étaient apparus dix jours avant les bizarreries comptables. Ces dates coïncidaient avec une utilisation intensive de l'ordinateur central par Bruno. A tout ha-sard, Schlössli s'informa de l'emploi du temps du technicien pendant cette période, et il apprit ainsi qu'il avait passé une nuit entière dans le bureau de Philippe Wolf. Celui-ci l'admit sans réticence, et il ne cacha pas à l'ingénieur qu'il travaillait au déchiffrement d'une langue inconnue en col-laboration avec son collègue Etienne Dupertuis, mais il ajouta qu'il s'agissait d'une simple étude statistique et qu'il était prématuré d'identifier cette langue avec celle des ordinateurs délirants, car rien (ou presque...) ne permettait de décrire une procédure de traduction des données minoennes en caractères latins. Quant à la prolifération des textes «minoens», Philippe ne se l'expliquait pas, pas plus que l'accroissement de la richesse de l'Université.

L'ingénieur n'avait en principe rien à voir avec l'enquête sur la comptabilité, mais il me fit part à titre personnel de ses découvertes, et j'en vins à me demander s'il n'en savait pas un peu plus qu'il ne voulait bien le dire.

Mais ses investigations furent entravées par une catastrophe naturelle qui risquait de l'empêcher de trouver des preuves matérielles. Le Centre de calcul qui abritait le gros ordinateur central faisait l'objet de réparations : le toit fuyait, et on avait monté une énorme grue pour le colmater. Une nuit, un violent orage éclata, et la foudre s'abattit sur la grue qui s'effondra sur le toit. Nul ne sait si l'éclair frappa aussi les ordinateurs eux-mêmes, car le bâtiment tout entier prit feu. Après l'intervention des pompiers, le bâtiment fumant n'abritait plus que des appareils hors d'usage baignant dans un mélange blanchâtre d'eau et de mousse carbonioue.

Privés de leur cerveau central, les ordinateurs des autres sites universitaires redevinrent de modestes machines, limitées aux programmes qu'on leur avait implantés et privées de l'usage de la parole mystérieuse. La comptabilité se remit à fonctionner au rythme lent et monotone du temps des ronds-de-cuir et s'abstint de toute fantaisie créatrice.

Seul l'ordinateur de Philippe conservait des traces matérielles des rétrovirus. Mais Philippe avait pris la précaution de conserver ses précieuses données sur un disque amovible, qu'il emporta en lieu sûr. L'Université avait ainsi perdu toute mémoire des récentes frasques comptables et linguistiques dues à l'imprudence du professeur et à l'indélicatesse de son collaborateur. Les enquêteurs en étaient réduits à travailler sur des fragments figés de subconscient inaccessibles à l'analyse puisqu'ils ne parlaient plus. La poule aux œufs d'or avait fermé son caquet et donné au chat sa langue énigmatique – bien sûr, les poules n'ont pas plus de langue qu'elles n'ont de dents, mais que sait-on des noules aux œufs d'or ?

ALGRÉ la bienveillance inopinée des éléments célestes, Philippe commençait à s'inquiéter. Ne ferait-il pas mieux de quitter le navire à temps, comme Bruno, et d'aller séjourner pour un moment du moins sous des cieux plus cléments ? Il alla confier ses doutes et ses craintes à Pierre et à Céline, qui de toute façon en savaient déjà beaucoup sur lui; et cette fois-ci, il ne serait pas contraint de tout dévoiler. Mais le médecin et sa femme eurent justement l'impression qu'il leur en cachait un peu trop, et que ses confidences lacunaires n'avaient pas grand-chose à voir avec la pudeur des sentiments. Et de fait, Philippe n'avait pas oublié que Pierre était non seulement un guérisseur des corps et des âmes, mais aussi un officier qui avait des relations. Pierre n'en fut pas dupe, et il se dit qu'il allait aider Philippe, aux risques et périls de ce dernier, ce qui serait une façon d'être beau joueur avec un amateur de poker.

Lors d'une période de service militaire dans un étatmajor, Pierre avait fait la connaissance d'un lieutenant-colonel, qui n'était pas médecin mais haut responsable dans une grande firme pharmaceutique. La nature précise de ses activités n'était pas des plus claires et tenait apparemment plus du trafic de brevets et de l'exportation de médica-

# Déchiffre & décompte

roman de Christian Michel Chapitre septième

Résumé des épisodes précédents :

Corinne Dupertuis, psychologue, et son mari, Etienne, philologue, se livrent ou sont livrés à des réflexions imagées et profondes sur la chute. Ils passent leurs vacances d'hiver dans un village valaisan en compagnie d'une amie, Sandra, et font la connaissance d'un comptable à la retraite. Tous quatre font une partie de cartes, et le comptable se pose des questions sur ses nouveaux compagnons.

D'autres amis, Pierre et Céline Werner, et Roland, le mari de Sandra, les rejoignent. Lors d'une soirée qui réunit tous les personnages, Etienne raconte un rêve qui intrigue le comptable narrateur. Celui-ci se rend compte que tous ces gens cachent des secrets. D'abord Etienne, qui fait des recherches étranges sur deux langues presque inconnues, l'étrusque et le mingen.

On en apprend aussi beaucoup sur la vie de Pierre, psychiatre, et fort peu sur celle de Sandra, qui enseigne l'italien. Arrive ensuite Philippe Wolf, spécialiste en logique et en linguistique informatique. A la fin des vacances d'hiver, tous ces gens regargnent la ville

Philippe croit avoir inventé un processus informatique révolutionnaire, qu'il a nommé «rétrovirus», et il convainc Etienne de collaborer avec lui pour déchiffrer l'étrusque et le minoen, avec l'aide de Bruno S., un technicien au passé louche, et de François Blanc, assistant en philologie classique.

Un soir, l'ordinateur de Philippe se met à lui envoyer des messages dans une langue énigmatique. Philippe doit demander l'aide de Bruno, qui en profite pour voler le système des rétrovirus en vue de le détourner à des fins comptables. Etienne n'arrive pas à déterminer si la langue mystérieuse est bien du minoen.

Plusieurs ordinateurs de l'Université sont atteints d'une maladie étrange, et il y a des erreurs inexplicables dans la comptabilité. Le recteur soupçonne Bruno et désigne deux commissions d'enquête. Le narrateur fait partie de l'une d'elles, l'ingénieur Schlössli constitue l'autre.

Etienne présente une communication sur ses recherches à un colloque d'étruscologie, qui est mal reçue. Il passe ensuite des vacances avec Corinne, d'abord en Italie, puis dans un village grec où son frère jumeau Luc élève des moutons avec sa femme Angeliki. Après quelques semaines, Etienne et Corinne rentrant an Suries.

Les travaux des commissions d'enquête s'enlisent. Schlössli semble avoir découvert le secret des rétrovirus, et il apporte à Etienne de nombreux textes en «minoen» produits par ordinateur.

ments non autorisés en Suisse que de la recherche fondamentale en biologie. Il s'intéressait bien sûr à l'informatique, ce qui est un *must* dans le monde de la finance, mais il n'était pas très compétent en la matière. Il était donc obligé de faire confiance à de jeunes cadres dynamiques qui n'avaient probablement guère plus de scrupules que lui, et il cherchait un consultant avisé extérieur à l'industrie chimique. En quelque sorte, il pourrait avoir besoin de Philippe comme ce dernier avait eu besoin de Bruno.

Pour ma part, je savais que le lieutenant-colonel Fasttag était aussi féru de poker, car je l'avais rencontré dans un cercle de jeux du temps où je travaillais dans une ville rhénane réputée pour son carnaval et sa manière originale d'apprêter les poissons d'eau douce.

ASTTAG et Philippe firent ainsi connaissance, et chacun essaya de percer les petits secrets de l'autre. Fasttag réalisa rapidement que les recherches de son interlocuteur ne se limitaient pas à la logique et à la linguistique, et qu'il avait un projet bien plus ambitieux. Comme il ne voyait pas quel parti immédiat il pourrait en tirer, il invita Philippe à un colloque sur les applications médicales de l'informatique qui devait se tenir peu de temps après à Boston, avec la perspective à la clé d'obtenir un poste de professeur invité dans une université américaine, pour une durée à déterminer ultérieurement, et avec la promesse d'une situation de consultant d'une succursale fantôme de sa société pharmaceutique Outre-Atlantique. Philippe sauta sur cette occasion de prendre l'air sinon le large, et il sollicita un congé de brève durée pour se rendre dans le Nouveau Monde.

Le recteur de l'Université reçut cette demande avec quelques réticences, car Philippe Wolf n'avait pas respecté les délais réglementaires, mais il finit par y donner une suite favorable pour se débarrasser momentanément de son encombrant collègue et avoir les coudées franches pour approfondir ses enquêtes. Il chargea le doyen de la Faculté des lettres et sciences humaines de se débrouiller pour trouver un remplaçant à Philippe, pour un certain temps que les circonstances ne permettaient pas de prévoir précisément.

Le doyen dut aussi trouver un suppléant à Etienne Dupertuis, pour cause de force majeure. Le philologue était tombé malade peu avant la reprise des cours, comme l'attestait le certificat médical d'un éminent spécialiste.

Etienne avait d'abord consulté Pierre, qui pensait, tout comme Corinne d'ailleurs, qu'il s'agissait de troubles psychosomatiques liés à un épisode de son existence. Mais le médecin craignait que sa formation de psychiatre et surtout son amitié avec Etienne ne fausse son jugement, et il l'avait adressé à un spécialiste en médecine interne, qui exerçait dans une ville universitaire autre que celle du philologue et ne savait rien de lui, ni sur sa vie privée ni sur la nature exacte de ses recherches. En tant que professeur de médecine, il partait de l'idée qu'un collègue, même un philologue, disposait d'une solide structuration psychique. Il diagnostiqua donc une maladie organique, dont le traitement nécessitait surtout du repos au grand air, et il lui prescrivit un arrêt de travail d'un semestre au moins, en lui conseillant un séjour dans un pays ensoleillé, si possible en compagnie de sa femme.

ORINNE se trouvait maintenant dans une situation difficile. En tant que psychologue, elle approuvait le conseil du médecin, et en tant qu'épouse, elle aurait bien voulu accompagner son mari, mais elle avait des obligations professionnelles. Elle pouvait bien sûr demander un congé non payé, mais elle laisserait alors ses jeunes patients livrés à eux-mêmes – ou, enfin, à un remplaçant... Devait-elle s'occuper en priorité de son mari ou des enfants?

Cette interrogation la poursuivait jusque dans son sommeil. Une nuit, elle fit un rêve : Etienne voulait faire un enfant à une autre femme, une inconnue pour laquelle il n'éprouvait pas d'amour, mais Corinne se demandait s'il n'allait pas la quitter pour la mère de cet enfant. Ce rêve la réveilla, et elle chercha à en découvrir le sens. Peut-être aurait-il fallu être un homme pour le savoir ? C'était délicat de le demander à Étienne, et elle ne tenait pas non plus è ne parler à un autre homme, un collègue psychologue par exemple. Elle finit par se rendormir, et, le matin, sa décision était prise : elle accompagnerait son mari, même au prix de quelques inconvénients professionnels et au détriment d'enfants qui après tout n'étaient pas les siens.

Comme on pouvait s'y attendre, Etienne proposa à Corinne une villégiature en Grèce, dans une station balnéaire crétoise.

L'oisiveté forcée eut rapidement des effets bénéfiques sur la santé d'Etienne, qui passait le plus clair de son temps à se baigner et à se promener sur la plage presque déserte à cette saison. Sa seule activité intellectuelle consistait à enseigner le grec moderne à sa femme, principalement par la lecture des journaux et la conversation avec des commerants peu achalandés ou des chauffeurs de taxi en attente d'un improbable client. Il n'alla même pas visiter Cnossos ou le musée d'Heraklion, mais il entraîna Corinne voir le village natal de Kazantzakis et d'autres curiosités sans rapport avec la civilisation minoenne.

E philologue en était arrivé à se demander si ses recherches avaient un sens et s'il ne ferait pas mieux de laisser leur mystère aux tablettes linéaires A. Au fond, le déchiffrement du linéaire B avait permis l'accès à des textes administratifs sans grand intérêt, et on risquait d'avoir la même déception avec les documents en minoen. Quant à la langue que recelaient ces tablettes, ce n'était qu'une des six ou sept mille langues recensées dans le plus grand désordre par les linguistes des cinq continents, et autant avouer franchement qu'on ne savait pas comment classifier le minoen, sans se hasarder à formuler des hypothèses que d'autres découvertes réduiraient bientôt à néant. L'avocat du diable pourrait même soutenir que les tablettes minoennes sont des faux d'époque, fabriqués par les conquérants grecs pour justifier leur invasion de la Crète ou s'inventer un passé mythique prestigieux attesté par une langue secrète ancestrale. Certes, Etienne savait qu'on avait pu dater ces tablettes par la méthode du carbone 14 et que le linéaire A est incontestablement plus ancien que le B, mais peut-être les Crétois antiques recouraient-ils aux mêmes méthodes que les escrocs à l'assurance d'aujourd'hui, qui programment les incendies de façon à brouiller la chronologie. D'ailleurs, personne ne sait pourquoi les palais crétois ont brûlé, permettant ainsi la cuisson de tablettes d'argile qui n'étaient peut-être que des brouillons destinés à un usage éphémère. Le philologue se demandait si ses confrères ne portaient pas une vénéra-tion exagérée à des documents qui n'ont pas plus de valeur que le contenu de nos corbeilles à papier modernes.

Mais justement, ce qu'Etienne ignorait, c'est que Philippe avait retiré du fond de la corbeille le premier papier minoen en caractères latins, et que cette récupération était en relation étroite avec tous les ennuis récents. Si Bruno n'avait pas découvert l'intérêt de cette feuille, le réseau informatique de l'Université ne se serait pas métamorphosé en dédale.

Je reçus quelques cartes postales d'Etienne, et j'en vins à me demander s'il n'avait pas délibérément planifié son départ en Crète en dessinant le labyrinthe de ses recherches. Mais je me demandais aussi si la maladie d'Etienne avait un rapport quelconque avec les ennuis professionnels some toute minimes qu'il avait eus. Je fus confirmé dans mes doutes lorsqu'Etienne m'écrivit que Corinne et lui allaient passer la fin de leur congé chez Luc et Angeliki. Etaient-ils attirés par la proximité de Mycènes, ou par la famille de Luc ? Je voyais de moins en moins bien si le philologue était attaché à la Grèce pour des raisons professionnelles ou personnelles. Peut-être les deux à la fois, et il aurait été capable de me répondre que c'était logique puisque sa femme portait le nom d'une poétesse grecque antique. Bien sûr, il aurait pu y avoir une autre explication, mais elle relevait d'une mentalité de comptable qui devait lui être étrangère : le cours de la drachme était de plus en plus bas.

(à suivre)